

Dr. Kevin E. Frederick, Vaudois, Leçon 12, Armés jusqu'aux dents, Henry Arnold, Le retour glorieux, 1685 à 1690 © 2024 Kevin Frederick et Ted Hildebrandt

Il s'agit du Dr Kevin Frederick dans son enseignement sur l'histoire des Vaudois. Il s'agit de la séance 12, Armés jusqu'aux dents, Henry Arnold, Le retour glorieux, 1685 à 1690.

Le sermon s'intitule Armés jusqu'aux dents et raconte l'histoire du retour glorieux, célébré dans les communautés vaudoises du monde entier où il y a des communautés vaudoises.

Chaque année, au mois d'août, elle était dirigée par un homme nommé Henri Arnold ou Henry Arnold. Henri Arnold était un ministre, son leadership incluait donc souvent un leadership spirituel très fort ainsi qu'un leadership militaire.

partage donc avec vous un extrait d'un psaume qui a été écrit ou lu à l'époque, la dernière nuit avant qu'ils ne se rendent compte de leur fin imminente. Ce psaume leur a été lu, puis un sermon leur a été prêché sur la base de ce psaume. Chaque jour du retour glorieux, à partir d'août 1689 et jusqu'en mai 1690, Arnold dirigeait les combattants avec un sens de concentration spirituelle.

Il les conduisait dans la prière et dans les Écritures, leur prêchant une fois par jour, ce qui est un exploit remarquable pour n'importe quel ministre. Dans le Psaume 68, je lis des extraits des versets 1 à 6, 17 à 22 et 28 à 35. Que Dieu se lève.

Que ses ennemis soient dispersés, que ceux qui le haïssent fuient devant lui, comme la fumée se dissipe, ainsi les chassent-ils.

Comme la cire fond au feu, que les méchants périssent devant Dieu, mais que les justes se réjouissent, qu'ils exultent devant Dieu.

Qu'ils jubilent de joie. Chantez à Dieu. Chantez des louanges au nom de Dieu.

Chantez à celui qui chevauche les nuées. Son nom est l'Éternel. Soyez dans l'allégresse devant lui.

Dieu est le père des orphelins et le protecteur des veuves dans sa demeure sainte. Il donne une demeure désolée pour y habiter. Il conduit les captifs vers la prospérité, mais les rebelles vivent dans une terre aride.

Avec deux myriades de chars, deux myriades de milliers, l'Éternel est venu du Sinaï vers le lieu saint. Vous avez gravi la haute montagne, emmenant avec vous des captifs et recevant des présents des hommes, même de ceux qui s'étaient révoltés contre la présence de l'Éternel, l'Éternel. Béni soit l'Éternel, qui nous soutient chaque jour.

Dieu est notre salut. Notre Dieu est le Dieu du salut, et à Dieu appartient le Seigneur, qui nous sauve de la mort. Mais Dieu brisera la tête de ses ennemis, la chevelure de ceux qui marchent dans leurs voies coupables.

L'Éternel a dit : Je les ramènerai de Basan. Fais appel à ta puissance, ô Dieu ! Montre ta force, ô Dieu, comme tu l'as déjà fait pour nous.

A cause de ton temple de Jérusalem, les rois t'apportent des présents. Repousse les bêtes sauvages qui vivent parmi les roseaux, les troupeaux de taureaux avec les veaux des peuples. Écrase ceux qui convoitent les tributs.

Dispersez les peuples qui aiment la guerre ! Que l'airain soit amené devant l'Égypte ! Que l'Éthiopie se hâte de tendre les mains vers Dieu !

Chantez à Dieu, ô royaumes de la terre ! Chantez des louanges au Seigneur ! Ô écrivain des cieux, des cieux anciens, écoutez !

Il fait retentir sa voix, sa voix puissante. Donnez la puissance à Dieu, dont la majesté s'étend sur Israël, dont la puissance s'étend jusqu'aux nues. Dieu est redoutable dans son sanctuaire, le Dieu d'Israël.

Il donne force et puissance à son peuple. Béni soit Dieu. Telle est la parole du Seigneur.

Grâce à Dieu. Que Dieu se lève et que les ennemis soient dispersés. Le matin du 14 mai 1690, après un siège de près de huit mois, les combattants vaudois se réunirent pour entendre leur prédicateur et chef militaire, Henri Arnault, et pour se préparer mentalement, physiquement et spirituellement à l'assaut final des troupes ennemies.

Les défenses vaudoises avaient été bombardées sans relâche par les canons pendant des jours et, en deux semaines, les Vaudois avaient été repoussés sur le versant de la montagne jusqu'à leur dernière ligne de défense, un endroit appelé le Pan de Zucara, le pain de sucre, un affleurement rocheux au sommet d'une crête qui donnait l'impression d'avoir la forme d'une miche de pain. Les 347 hommes survivants qui s'étaient rassemblés pour prier à l'aube de ce matin-là, presque à court de provisions et de munitions, pensaient que le 14 mai 1690 pourrait bien être leur dernier jour sur terre. Ils portaient ce matin-là le poids de savoir que s'ils étaient vaincus et détruits,

leurs femmes, leurs enfants et les autres Vaudois ne reviendraient probablement jamais s'installer dans leur patrie bien-aimée.

D'un point de vue humain, tout espoir semblait perdu. Ils se tournèrent vers leur chef, Henri Arnault, et vers Dieu ce matin fatidique, chantant le Psaume 68, connu comme un psaume d'action de grâce et de délivrance, écoutant un sermon sur la grâce providentielle de Dieu et espérant contre tout espoir et contre toute attente qu'ils survivraient à ce siège. Arnault chercha une fois de plus à insuffler force, direction et orientation à un petit groupe de combattants en se tournant vers Dieu.

Arnault est né en 1641 à Latour, plus tard appelé Torapelachi, et avait commencé à servir dès son adolescence comme soldat auprès de Guillaume d'Orange. Arnault atteignit rapidement le grade de capitaine dans l'armée de Guillaume d'Orange. À la fin de la trentaine, il quitta l'armée et suivit une formation de pasteur. Il servit une congrégation au début des années 1680.

En 1685, le roi de France Louis XIV révoque l'édit de Nantes, un accord qui accordait aux protestants huguenots de France le droit de vénérer Dieu comme ils le souhaitent. Louis XIV considère que la coexistence de deux religions au sein d'un même État est un signe de faiblesse. En conséquence, en 1685, Louis cherche à créer une nation unifiée dans la foi et à ordonner l'élimination totale de tous les protestants de France.

De nombreux huguenots furent mis à mort. Beaucoup d'autres furent exilés en Suisse et en Allemagne. L'année suivante, en 1686, avec l'alliance du duc de Savoie et de ses troupes savoyardes, Louis XIV étendit son épuration religieuse aux Vaudois de la région alpine des Alpes Cottiennes.

Sous la conduite du commandant Nicolas Catinat, les troupes françaises purgent en mai 1686 les patries vaudoises. Sur un total de 14 000 Vaudois, 8 500 hommes, femmes et enfants sont rassemblés par les soldats et emprisonnés. 1 600 individus supplémentaires sont tués en trois jours de combats.

Deux mille autres se convertirent au catholicisme et plusieurs centaines s'exilèrent à Genève, laissant derrière eux un groupe relativement restreint de moins de mille combattants, connus par leurs alliés et leurs ennemis sous le nom d'Invincibles. Sur les 8 500 personnes emprisonnées, plus de 60 % moururent de faim, de soif et de maladie au cours des huit mois suivants. Un traité fut conclu à la fin de l'automne 1686 entre les Invincibles et Louis XIV, ainsi que son allié le duc de Savoie.

Les Invincibles promirent de quitter les vallées pour la Suisse en échange de la libération des prisonniers survivants, qui seraient également exilés en Suisse. Sous la garde des troupes savoyardes, plus de 3 000 prisonniers, la plupart gravement malades et émaciés, furent libérés de leurs prisons pour entreprendre un long

voyage à pied à travers les Alpes, en plein hiver, jusqu'à Genève. Sur les plus de 3 000 prisonniers libérés pour faire le voyage, moins de 2 300 arrivèrent vivants.

En revanche, sur les 14 000 Vaudois qui vivaient dans les Alpes cottiennes au printemps 1685, seuls 3 381 étaient encore en vie en exil à Genève moins d'un an plus tard. Et ces survivants furent accueillis et soignés avec amour par les citoyens calvinistes de Genève. Moins d'un mois après leur arrivée, les chefs vaudois commencèrent à planifier la reprise de la vallée aux troupes françaises et commencèrent à solliciter le soutien financier et l'aide des nations protestantes de toute l'Europe.

Après deux tentatives infructueuses de retour au cours des deux années suivantes, le moment d'agir arriva dans la nuit du 16 au 17 août 1689. Henri Arnault, mandaté par Guillaume d'Orange, alors au rang de colonel, avait réussi à lever des fonds en Angleterre et auprès des nations protestantes pour organiser une campagne militaire visant à reprendre les terres vaudoises. Arnault rassembla 900 hommes vaudois et huguenots sur les rives du lac Léman pour commencer une randonnée de 210 kilomètres à travers les Alpes.

Avant même de quitter la région du lac, plus de 200 de leurs hommes et leurs principaux commandants militaires furent capturés par les autorités civiles catholiques. Ils furent emprisonnés puis tués. Près de 700 hommes entamèrent la pénible marche vers le sud à travers de nombreuses chaînes de montagnes et rencontrèrent au début une résistance minimale.

Mais la nouvelle de leur mouvement se répandit parfois avant eux, et les embuscades et les tentatives des autorités catholiques locales pour retarder leur marche se firent de plus en plus nombreuses. À mi-chemin, ils furent confrontés à la résistance la plus importante, avec une force française écrasante de 2 500 soldats français au pont de Salbertron. Sous un feu de mousquets meurtrier, Arnault perdit plusieurs dizaines d'hommes.

Bien que les combattants vaudois aient infligé des pertes bien plus lourdes aux troupes françaises et les aient mis en déroute, Arnault perdit sur le chemin du retour plusieurs dizaines de ses hommes, incapables de suivre le rythme inexorable de leur marche forcée. Et lorsqu'ils pénétrèrent dans les vallées vaudoises, ses forces combattantes ne comptaient plus que 600 hommes.

Onze jours seulement après avoir quitté Genève, après avoir voyagé sous des pluies torrentielles et sur des sommets enneigés, les combattants vaudois étaient de retour dans leurs vallées. Souvent, au cours de leur voyage, lorsque les Français avaient entendu parler de leur présence à un endroit précis, les Vaudois avaient déjà pris de l'avance sur les troupes françaises avant qu'elles ne puissent lancer une attaque

crédible. La rapidité de l'armée d'Arnault était l'une de leurs meilleures tactiques, qui assura le succès de leur retour dans leur patrie.

De retour au cœur de la vallée de Lucerne, les 200 huguenots venus de France qui avaient combattu aux côtés des Vaudois depuis leur départ de Genève se séparèrent et retournèrent dans leur pays d'origine, dans la région du Dauphiné, en France. Malheureusement, ce groupe de combattants fut plus tard capturé par l'armée française. Ils furent soit tués, soit forcés de servir comme esclaves sur des navires français.

Fin septembre, poursuivi par une force de 10 000 soldats français sous le commandement d'un des meilleurs commandants militaires français, le général Nicolas Catinat, les forces combattantes d'Arnault comptaient désormais environ 400 hommes. Ayant besoin d'une position défensive naturelle, Arnault discuta avec ses hommes de la recommandation du brillant tacticien militaire vaudois John Avel, qui lui avait été faite à Genève alors que John Avel vivait en exil. John Avel pensait qu'un endroit appelé Basilia dans la vallée de Germanosca était la forteresse naturelle la plus défendable que l'on puisse trouver à l'intérieur des frontières de leur pays d'origine.

Les hommes acceptèrent à l'unanimité et, la troisième semaine d'octobre, ils arrivèrent à Basilia et commencèrent à ériger des abris et des défenses sur la montagne. Arnault envoya des hommes récupérer des vivres dans les villages abandonnés et se battit avec les colons catholiques de la région pour survivre. Au cours de l'automne 1689, Catinat attaqua à plusieurs reprises le bastion des Vaudois avec son armée écrasante de 10 000 soldats français, mais les Vaudois se défendirent à coups de balles et de rochers et par des tactiques de guérilla imprévues jusqu'à ce que les neiges de fin d'automne s'installent.

Les Français se retirèrent fin octobre dans leurs quartiers d'hiver à Pinarola, à une quarantaine de kilomètres de là. Quelques Vaudois qui vivaient dans cette région avant l'expulsion vers Genève parlèrent à Arnault d'une meule qui avait été retirée d'un moulin voisin et enterrée dans le sable pour la mettre à l'abri des mains des catholiques. Une petite équipe d'hommes déterra la meule et la remit rapidement en état de marche dans le moulin, ce qui permit aux combattants de faire de la farine à partir des grains qu'ils avaient récoltés dans les villages abandonnés.

Pendant cette période, les Vaudois survivaient grâce à un régime alimentaire de subsistance composé de céréales et d'herbes qu'ils pouvaient récolter, mais à la mi-février, presque toutes leurs réserves de nourriture étaient épuisées. À cette époque, un vent chaud de Chiraco fit fondre la neige dans les vallées alpines, révélant sous elle des champs de maïs, de seigle et d'avoine non récoltés qui étaient restés là pendant des mois. Au moment même où ils en avaient le plus besoin, ils reçurent

miraculeusement suffisamment de céréales pour subvenir à leurs besoins pendant toute la durée du siège.

Fin avril 1690, les 10 000 soldats français quittèrent leur camp d'hiver à Pinarola et retournèrent à Basilia pour un assaut final. Pendant les mois d'hiver, Louis XIV avait persuadé le duc de Savoie de fournir 12 000 soldats savoyards supplémentaires à la campagne, et la victoire contre la résistance vaudoise semblait assurée par les Français. Avec le retour du printemps dans la région, 22 000 soldats furent rassemblés dans la vallée en dessous des Quatre Dents, pour vaincre le reste des moins de 400 hommes vaudois.

Quand j'étais là-bas il y a quelques années, j'ai pu prendre des photos et oui, ces montagnes ressemblaient à quatre dents, l'une après l'autre, d'où leur nom et le titre du sermon. Le 30 avril, Catinat a sélectionné 4 000 de ses meilleurs soldats pour mener un assaut frontal contre les Vaudois. Deux régiments ont été envoyés sur des montagnes plus hautes surplombant la Basilia, mais la neige y était épaisse de plusieurs mètres et les soldats ont eu du mal à atteindre ces hautes crêtes, ce qui a provoqué chez la plupart des soldats des problèmes d'exposition et de gelures dues aux conditions climatiques difficiles.

Le 2 mai, en milieu d'après-midi, les Français et les Savoyards lancèrent une attaque mal coordonnée contre les défenseurs vaudois, à peu près au même moment où une tempête de neige s'abattait sur les hauts sommets. Les colonnes d'attaque furent complètement repoussées par les défenseurs vaudois et mises en déroute par une contre-attaque dans la tempête de neige. Des centaines de soldats français et savoyards gisaient morts sans qu'un seul défenseur vaudois ne soit perdu.

Catinat et son commandant passèrent les dix jours suivants à préparer un assaut final et attendirent que la majeure partie de la neige des altitudes inférieures fonde sous le soleil printanier. L'artillerie avait été déployée et les canons bombardèrent les défenses des Vaudois, les repoussant vers la montagne jusqu'à leur dernière forteresse, Pan di Sucre. Le 14 mai, les 347 Vaudois restants étaient complètement encerclés, face à trois régiments dans la vallée en contrebas sur leur front et leurs flancs et à deux régiments qui s'étaient positionnés sur les hautes crêtes alpines au-dessus et derrière les lignes de défense vaudoises.

Des équipes de chariots tirés par des mules, chacun équipé d'une potence portative, attendaient l'inévitable défaite et la capture des combattants vaudois. Les survivants devaient être pendus et leurs corps promenés dans les rues des villes et villages au retour à Turin. Arnaud et Catinat étaient tous deux conscients que le lendemain verrait la défaite de la résistance vaudoise.

Mais ce soir-là, un épais brouillard recouvrit les montagnes et, tandis que les Vaudois discutaient de leurs stratégies possibles, le capitaine Philippe Tran Poulat, un

homme qui avait grandi en jouant et en chassant dans ces montagnes, suggéra un plan de fuite par la route la moins praticable pour descendre de leur forteresse, estimant qu'il s'agissait de la moins surveillée des armées environnantes. Les Vaudois allumèrent leurs feux de camp pour que les Français pensent qu'ils étaient toujours là. Pendant ce temps, Poulat menait la troupe d'hommes épaule contre épaule à travers le brouillard épais, se retirant souvent à quatre pattes pour ramper au-dessus du précipice à travers les lignes françaises bien défendues.

Au cours de leur fuite, un des Vaudois, qui avait dû utiliser ses deux mains pour se stabiliser, laissa tomber par inadvertance une bouilloire en métal qui dévala la montagne avec fracas. Le petit groupe d'hommes s'arrêta net et entendit une sentinelle française crier : Qui veve ? Qui est là ? dans le brouillard. Mais il n'y eut pas de réponse, la sentinelle s'éloigna du bruit et les Vaudois, le cœur serré, continuèrent à descendre les falaises abruptes sous le couvert d'un épais brouillard.

Au matin, toute l'armée vaudoise fut repérée sur une crête à une demi-journée de marche de leur fort. Tous, à l'exception de quelques blessés graves, avaient échappé à la bataille. Catinat et son armée furent une fois de plus privés de la victoire qu'ils croyaient à leur portée, et les Français les poursuivirent pendant les semaines suivantes, cherchant à résoudre définitivement les problèmes vaudois par leur anéantissement total.

Un dernier facteur a toutefois joué un rôle dans le sauvetage des forces vaudoises. Après des mois de négociations privées avec les nations protestantes d'Angleterre, des Pays-Bas et d'Autriche, le duc de Savoie a changé d'allégeance, passant de l'allié de la France à l'allié des nations protestantes, dans le but de contenir le monarque le plus puissant de toute l'Europe, Louis XIV. Le duc avait envoyé des émissaires pour rencontrer les Vaudois et leur promettre leur liberté s'ils s'unissaient à ses efforts pour aider à vaincre les Français.

Les Vaudois n'hésitèrent pas à redonner leur entière allégeance au duc de Savoie et, au cours des années qui suivirent, ils lui apportèrent une aide précieuse pour débarrasser son royaume des Français. En fin de compte, non seulement un petit groupe de combattants avait survécu au retour glorieux dans leurs vallées, mais ils avaient survécu à un enfouissement au sommet d'une montagne pendant huit mois au milieu d'un hiver rigoureux, en se nourrissant de nourriture récupérée dans des maisons et des villages abandonnés. Non seulement ils avaient survécu aux assauts répétés d'une armée largement supérieure et bien mieux équipée, mais quand tout espoir semblait perdu, ils avaient réussi à échapper à l'inévitable emprise de deux armées supérieures en nombre qui les avaient dépassés de plus de cinquante contre un et qui les avaient complètement encerclés.

Arnault a demandé à ses lecteurs de sa propre main dans son glorieux retour : comment expliquer cela autrement que par la main de Dieu ? Il est très remarquable

que les grains des vallées entourant Basilia n'aient pas été récoltés pendant la saison de croissance en 1689 et n'aient été découverts pour la récolte qu'entre février et avril 1690. Henri Arnault, qui dirigeait ses hommes chaque jour en tant que pasteur avec des prières dévotionnelles le matin et le soir et tout au long de la campagne, prêchait à ses hommes plusieurs fois par semaine, des années plus tard, en construisant ses mémoires, il réfléchissait sur le siège de Basilia. Quelqu'un, a-t-il demandé, peut-il refuser de reconnaître la main de la Providence dans cette circonstance extraordinaire qui a permis aux Vadois de faire leur récolte non pas au milieu de l'été mais au milieu de l'hiver ? Et nous répondons ce matin avec les premiers mots du Psaume 68, que ces hommes ont chanté lorsque toute apparence d'espoir semblait perdue, que Dieu se lève et que ses ennemis soient dispersés.

encore : « Est-ce que Dieu aurait pu inspirer à une poignée de gens, dépourvus d'or et d'argent, de tout autre secours terrestre, le courage d'aller faire la guerre à un roi qui faisait trembler toute l'Europe ? Que Dieu se lève et que ses ennemis soient dispersés. » Arnault poursuit : est-il possible d'imaginer que sans une protection absolument divine, ces pauvres gens logés dans la terre presque comme des morts et dormant sur la paille après avoir été bloqués pendant huit mois auraient pu enfin triompher ? Que Dieu se lève et que ses ennemis soient dispersés. » Arnault réfléchit aussi à la main providentielle de Dieu dans les événements climatiques de ces montagnes, notamment la tempête de neige du 2 mai, jour d'un assaut coordonné des troupes françaises et savoyardes, ainsi que le brouillard qui s'est abattu sur eux pour les protéger le 14 mai, alors que tout espoir semblait complètement perdu.

Que Dieu se lève et que ses ennemis soient dispersés. N'est-ce pas comme si Dieu disait qu'en conservant ce grain sur la terre pendant huit mois, il le faisait pour nourrir ce peuple persécuté pendant les rigueurs de l'hiver et du siège ? Ce sont mes vrais enfants, mes élus et mes bien-aimés, qu'il me plaît de nourrir dans ma providence. Que leur terre de Canaan, où je les ai ramenés, se réjouisse de les revoir et leur fasse un don insolite et presque surnaturel.

Arnault conclut : « Que Dieu se lève et que ses ennemis soient dispersés. » Et j'ajouterais : comment interpréter ces succès militaires répétés et cette endurance alors que les Vadois étaient souvent dépassés en nombre par un rapport de 10 à plus de 50 contre 1 ? Les Vadois ont toujours eu le dessus, à de nombreuses reprises, face aux troupes entraînées et disciplinées de l'armée la plus puissante d'Europe à l'époque. Le bilan des pertes de l'armée française a souvent dépassé 100 contre 1 tout au long de la campagne militaire qui a commencé en août 1689 et s'est poursuivie jusqu'en juin 1690.

Que Dieu se lève et que ses ennemis soient dispersés. Connaître ces faits ne signifiait pas que les Vadois eurent la vie facile pendant tout le siège, ni qu'ils ne luttèrent pas contre le désespoir, mais cela signifiait qu'en tant que peuple ils survivraient à l'inévitabilité de la mort aux mains d'un ennemi armé jusqu'aux dents. Pour terminer,

je cite encore les paroles d'Arnault lui-même : il faut reconnaître que dans toutes leurs difficultés et tous leurs dangers, le Tout-Puissant les a délivrés, leur a donné la victoire dans toutes leurs batailles, les a soutenus quand ils étaient découragés, leur a fourni le nécessaire quand il semblait qu'ils devaient être démunis, et a finalement inspiré à leur prince, le Duc, la volonté de les réintégrer dans leur héritage et de leur permettre de restaurer la vraie dévotion à leurs églises.

Des événements si surprenants ont prouvé que les armées françaises et piémontaises n'étaient aidées que par la fausse bénédiction de Rome, de celle qui voulait être Dieu sur la terre, tandis que celles des Vadois étaient bénies par le grand Dieu qui est le Roi des Rois et ne délègue son sceptre à aucune main terrestre. Grâces soient donc à l'Éternel qui, en choisissant les Vadois comme instruments de telles merveilles, semble avoir sanctionné leur religion comme celle dans laquelle il serait servi, honoré et obéi par tous les rachetés. Amen et amen.

Il s'agit du Dr Kevin Frederick dans son enseignement sur l'histoire des Vaudois. Il s'agit de la séance 12, Armés jusqu'aux dents, Henry Arnold, Le retour glorieux, 1685 à 1690.